



©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

Jean-Paul Leclercq

Pour solde de tous comptes

©jpl leclercqno printno copyno modification

Béguin aux catacombes

Il ne pouvait échapper à la réalité.

Elle déroulait sous ses yeux ses cortèges funéraires quotidiens et clamait à ses oreilles les hurlements pressants des ambulances déchaînées.

Il avait essayé de se mettre à l'abri.

En temps normal déjà, il fuyait le monde mais là, avec cette dangereuse pandémie, il y avait mis de l'application. Il avait tenté de s'arranger pour ne plus jamais rencontrer d'être humain. Ça satisfaisait sa misanthropie et excluait toute familiarité avec le virulent virus qui ravageait les tribus de sapiens. Toute une stratégie.

Mais chaque jour, internet lui apprenait les progrès de la contagion, la procession d'Echternach des mesures de protection que tentait de mettre en place un gouvernement que le souci démocratique rendait mou et indécis et qui, au lieu d'anticiper, courait après l'événement : les cris de Cassandre des scientifiques: les comportements d'enfants gâtés des drogués de la consommation: le désespoir de tous ceux dont le travail partait en couille; les appels au secours financiers des électeurs d'un parti qui n'avait pourtant eu de cesse de stigmatiser l'aide financière aux chômeurs et, last but not least, un festival de dénonciations dont, en son temps, l'enthousiasme aurait surpris la Gestapo.

Il avait étudié de près le comportement des chimpanzés, il savait leur parenté génétique avec les humains. Elle se confirmait sous ses yeux. Il avait fini par se brouiller avec les écrans et divorcer d'avec eux. À quoi bon ressasser les turpitudes de l'âme humaine qu'il connaissait déjà. Que faire d'autre que s'en abriter ?

Pour se soulager, il avait la tentation d'écrire mais il y a des sujets si tragiques qu'ils ne se prêtent pas à la dérision, au jeu délirant de l'absurde, au sourire en coin entre ironie et attendrissement, tout ce qu'il affectionnait mettre en scène.

Il n'y avait plus qu'à rester, comme le lézard, planqué sous sa pierre. Attendre des jours meilleurs. Il faudrait patienter jusqu'à ce que s'apaise le délire des masses. Alors, comme après les guerres, il y aurait un grand élan de joie et de générosité. Les dévoués de la première ligne déposeraient, comme l'avait fait en son temps le conseil national de la résistance, de généreux projets de réforme. Ils seraient adoptés et appliqués juste le temps de l'oubli. Puis viendraient les critiques, le rejet des contraintes étrangleuses de profit et on en reviendrait dare dare aux juteuses affaires consuméristes : Business as usual. Jusqu'à la prochaine catastrophe que personne bien entendu n'aurait vu venir.

Ce cirque ne le dégoûtait même plus, ça lui faisait hausser les épaules. Il aurait voulu partir. Quitter ce jeu dérisoire de marionnettes mais voilà... où aller ? Le virus était partout ! La bêtise aussi et depuis belle lurette ! Il n'y avait plus de tache blanche sur les cartes.

L'homme avait tout domestiqué.

Même les océans avaient perdu leur virginité, on y croisait des sargasses de plastique et tous les éléments du tableau de Mendeleïev. Des équipes d'éboueurs montaient et descendaient les flancs de l'Himalaya et des terroristes fous sillonnaient le Sahara.

Malgré leur climat hostile, on envisageait d'exploiter les pôles et on convoitait avec gourmandise les ressources de l'espace extraterrestre. On allait explorer Mars.

Ça ne le tentait pas. Ça ne le faisait même pas rêver.

On avait décidément affaire à une espèce pillarde et invasive que rien, excepté un virus encore ravageur ou peut-être simplement ses propres contradictions, ne pourrait arrêter.

Il avait beau veiller attentivement à sa solitude, dès qu'il levait le nez, même le dernier support de rêve bleu qui lui restait était strié de lignes blanches génératrices d'un grondement sourd.

Évidemment son grand âge lui suggérait qu'il n'aurait plus longtemps à supporter ce monde assoté mais ça ne suffisait pas à soulager son présent.

Il finit par arriver à la conclusion que la seule porte de sortie se trouvait juste sous ses pieds. En fait, six sous terre.

Le pignon de sa maison jouxtait le mur du cimetière.

Il n'était pas impatient d'aller y mourir mais cette proximité l'inspirait.

Il fallait creuser l'idée.

Il creusa donc.

Dans son jardinet.

Il fora la roche calcaire qui affleurait et déboucha par le plafond dans la grotte qu'il savait située sous sa propriété.

Le terrain par là était un vrai gryère. Les pluies millénaires l'avaient rongé d'un réseau de couloirs, de chantoirs, de cavités et de résurgences.

La salle où il avait abouti n'était pas très haute. Il put s'y laisser tomber.

Il alluma sa lampe frontale et lui fit balayer les ténèbres autour de lui. Entre les stalagmites, à ses pieds, coulait un filet d'eau.

Instinctivement le faisceau de sa lampe en suivit le cours. Ses pieds aussi. Il s'engagea dans un étroit couloir. Une sorte de faille plutôt.

Mais au bout de quelques dizaines de mètres, un mur scellait le passage. Comme le ciment en était pourri, il n'eut aucune peine à desceller les briques et à se frayer un passage. Il déboucha dans une sorte de cave. Tout de suite, il buta sur un objet volumineux. Failli perdre l'équilibre, se rétablit et éclaira la chose.

Ce qu'il avait là sous les yeux, c'était... un cercueil ! Fort dégingué et effrité certes mais sans nul doute identifiable. D'ailleurs quelque chose comme un os dépassait d'entre les planches pourries. Il regarda autour de lui. Il y en avait deux autres. On pouvait, à voir leurs

différents états de décrépitude, se faire une idée de la chronologie des dépôts.

Il consulta le plan qu'il avait minutieusement établi et il sourit. Il avait bien atteint son objectif. Il devait se trouver exactement dans son caveau familial. Les squelettes qui se trouvaient là devaient être, dans l'ordre chronologique, ceux de son frère, décédé dans l'accident de sa camionnette de glacier ambulant, puis celui de son père et celui de sa mère, tous deux cardiaques, morts avec une parfaite synchronisation dans leur dernière étreinte. Les tailles semblaient correspondre mais, à défaut, un détail aurait permis d'identifier l'endroit : il pouvait s'y tenir debout. Il savait, puisque c'était lui qui en avait dessiné le plan dans l'illusoire perspective d'une nombreuse descendance, que se trouvaient, à mi-hauteur des murs des encoches qui permettraient de créer un étage quand le besoin, malgré la vaste dimension du lieu, s'en ferait sentir.

C'était décidé. Il s'installerait là. C'était sans doute le seul endroit au monde où il pourrait se faire oublier des autres. Où Il pourrait oublier en vrac les flics, les huissiers, les qui savent, les ceux qui ont raison, les vendeurs, les bavards égocentrés, les fans de Netflix, les prêcheurs et les croyants, les fanatiques, les dépendants affectifs, les pleurnicheurs, les supporters de foot, les cyclos-terroristes, les libéraux intégristes, les écolo-talibans, les socialo-cocoon, les dingues, les bonnes âmes et même les voyous et les virus.

La paix, quoi !

Il commença par repousser dans un coin, respectueusement mais sans état d'âme, les restes familiaux. Puis il se mit en devoir de retourner dans ce qui avait été sa maison, de ponter son compteur électrique et de tirer un câble depuis celui-ci jusqu'à son nouveau domicile. Ça lui permit, dans un premier temps, d'alimenter sa perceuse visseuse puis de s'en servir pour créer un branchement sur une des conduites d'eau

du lieu. Avec pas mal de difficultés et d'efforts physiques, il arriva aussi à ramener de ses pénates un minimum de mobilier, de quoi s'éclairer, de quoi se chauffer et de quoi cuisiner.

Finalement, il accrocha sur la porte d'entrée de ce qui avait été son domicile citoyen une pancarte qui disait en écriture grasse : "Parti aux Aléoutiennes pour un temps indéterminé" .

À la suite de quoi il s'écroula dans le petit fauteuil relax qu'il avait apporté et prit conscience, sous l'effet d'un besoin pressant, du défaut, capital, de son organisation !

Où soulager un besoin pressant ? Heureusement, il ne s'agissait encore que de miction. En soulevant le seuil de la tombe, il avait un accès vers l'extérieur et ce n'était ni les vasques ni les vases orphelins de fleurs qui manquaient. Il pourrait s'y soulager en mimant une attitude recueillie. Pour la défécation, ce serait une autre affaire ! Il importa donc le wc chimique de sa caravane. Dûment décomposé, le contenu pourrait toujours trouver refuge dans les mêmes réceptacles que son urine.

Il ne lui restait plus qu'à pendre la crémaillère. Il y tenait. C'était tout de même le début d'une nouvelle vie. L'accomplissement d'un rêve ! Il avait envie de faire bombance mais, pour ce faire, il lui fallait sortir furtivement dans le monde et supporter le plus brièvement et le plus anonymement possible la haïssable atmosphère d'un supermarché. Corvée risquée qu'il faudrait de toute façon reproduire périodiquement.

Heureusement, il y avait l'obligation de sortir masqué et il avait pris la précaution de s'offrir une perruque. Personne donc ne le remarqua. Personne, d'ailleurs, dans les temples de la consommation, ne remarque jamais personne. Il eut donc vite de quoi s'offrir un petit gueuleton. Il l'ingurgita et, ventre plein, bouteilles vides, il s'effondra sur son lit et sombra dans le lourd sommeil où l'on ne sait si l'on dort ou si l'on cuve.

Il avait enfin trouvé la paix, l'isolement et la sérénité dont le privait la

société de ses semblables.

La vie était là, calme, sereine, tranquille.

Il s'occupait. Il avait par exemple décidé de noter, spontanément, sans artifices ni même ponctuation, les mille et une pensées désordonnées qui surgissent à chaque seconde dans l'esprit et que les méditants orientaux appellent : les singes bondissants. Il en avait déjà rempli tout un carnet et s'étonnait en se relisant parfois d'y trouver comme une fluidité, presque une cohérence. C'était monotone oui. C'était un compte à rebours certes. Le temps passait inutilement en effet. Mais passe-t-il jamais autrement ?

De toute façon, il ne fallut pas longtemps pour qu'un événement ne vint troubler le monacal déroulement des choses.

Un jour qu'en sirotant une tasse de thé il relisait paisiblement le "Crépuscule des pensées" de Cioran, il fut surpris par un bruit de gratterment. Cela venait de la paroi de gauche.

Il pensa d'abord à un rat. Mais l'intensité du bruit allait croissant et sa régularité aurait fait songer, si ce n'était invraisemblable, à l'usage d'un outil.

Ça ne l'aurait pas inquiété outre mesure si, dans sa vie de citoyen ordinaire il n'avait eu pour voisins immédiats une famille à laquelle la sienne de génération en génération, vouait une haine séculaire et réciproque.

L'affaire remontait à la nuit des temps. L'ancêtre des Montaxant avait été grognard sous Bonaparte et celui des Crapulay volontaire avec les alliés à Waterloo. En 14-18, l'un moisissait dans les tranchées de l'Yser pendant que l'autre s'enrichissait au marché noir et, bien entendu, en 40-45, Montaxant, qui avait des sympathies communistes, s'était mouillé dans la résistance tandis que Crapulay fricotait avec le parti Rex et les nazis.

Or un facétieux destin avait voulu que, même au cimetière, les voisins soient restés voisins.

Le bruit insolite venait donc du caveau des Crapulay !

Un endroit où, normalement, ils étaient censés être enfin inoffensifs.
Le bruit s'amplifiait.

Plus de doute. Quelqu'un s'attaquait au mur de séparation.

Il regardait, fasciné.

Une brique branla, bougea, tomba, il y eut un moment suspendu puis, lentement, précautionneusement, un doigt fin, aux ongles longs et peints explora la béance, à tâtons. Puis un second puis toute une main porteuse de l'émeraude que les Crapulay portaient de mère en fille.

Ce fut un choc !

À moitié groggy il s'exclama :

-- Josette !

Une voix féminine, mais, forcément d'outre-tombe, fit écho :

-- Ronaldo !

Pendant qu'ils s'acharnaient de part et d'autre à élargir l'orifice, tout lui revenait.

La jolie fille qu'il entrevoyait quand, une fois par semaine, elle allait pendre son linge dans le jardin, le petit signe de la main qu'elle lui avait un jour adressé et auquel il avait répondu, les billets de plus en plus tendres laissés dans la haie en cachette des géniteurs. Puis la mort de ses parents à lui, suivie de peu de celles des voisins et de la vente de leur maison, la disparition sans autre explication de celle qui commençait à faire battre son cœur et ce billet plus long que les autres où elle lui exprimait son dégoût du monde et sa ferme intention de lui échapper. Elle se disait désolée de la rupture de la relation. Elle lui demandait pardon, elle l'assurait de son amour mais ne voyait d'autre issue à son malaise qu'une fuite définitive.

Navré, sans nouvelles, il avait cru à l'annonce d'un suicide. Il avait mis du temps à s'en remettre et cette souffrance n'avait pas été pour rien dans sa propre décision.

Entre-temps, elle avait pu passer la tête, puis le buste (qu'elle avait fort joli) et se tenait debout face à lui. Enfin, pas tout à fait. Elle était de petite taille et son nez s'apprêtait à toucher son sternum

Il restait pantois sans savoir ce qui, de la stupéfaction ou l'extase amoureuse, le dominait.

il réussit à balbutier :

-- Co... comment... ?

Pour toute réponse, elle se blottit dans ses bras.

©jpb leclercqnoprintheocopynomodification

©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

Au poil !

Lassé d'aligner les mots de son prochain roman, il avait laissé tomber son manuscrit et il se rasait, longuement, minutieusement. Les traits quinquagénaires distendus rendaient l'opération laborieuse. Il manipulait sans plaisir un outil à la technologie inutilement sophistiquée qui avait remplacé la simple lame dont il avait si longtemps apprécié l'efficacité dénuée de chichis. Le contraste entre la modestie de l'objectif et le déploiement de talents qu'il avait fallu pour concevoir ce coûteux gadget l'interpellait.

Il poussa sur le bouton stop et se regarda dans le miroir. Intensément, les yeux dans les yeux.

Depuis combien de temps se livrait-il à ce rituel incontournable ?

Depuis combien de temps y sacrifiait-il quotidiennement de précieuses minutes dont, pourtant, le nombre allait fatalement se rétrécissant ?

Tout à coup, là, face à son visage à demi traité, l'absurdité de la chose lui sauta, à proprement parler, à la figure.

Il se mit à gamberger.

Depuis quand datait cette mode de vouloir une peau glabre alors que tous les autres animaux, à de rares exceptions près, étaient pourvus d'un système pileux indispensable à leur thermorégulation ? Pourquoi la nature n'avait-elle pourvu le "singe nu", pour reprendre l'expression de Desmond Morris, que de ridicules touffes éparses ? Pourquoi, ce même primate, aussitôt rasés ses poils, s'empressait-il de s'approprier par la force ceux des autres espèces ?

Pourquoi certaines civilisations avaient-elles fait de la barbe un signe de virilité et de pouvoir alors que d'autres, comme les anciens

égyptiens, traquaient , rasiaient et épilaient le moindre duvet ? Y voyaient-ils un signe de pureté ?

Mais qu'est ce que la pureté ?

Il soupçonnait ses contemporains occidentaux de s'être donné beaucoup de mal pour rendre acceptable le déni de leur animalité. Par exemple : la cravate des cadres, le rituel compliqué des repas mais aussi les défécations cachées, le sexe dissimulé et même, déni suprême, la croyance en une survie après la mort, occultant ainsi le constat de son effet le plus naturel : la putréfaction. Toute la culture ne serait-elle qu'un ensemble de simagrées pour nous faire oublier notre condition ultime ?

Il finit par retomber dans la réalité, s'aperçut qu'il était toujours là, son rasoir électrique en l'air, à deux doigts de sa joue, ranima l'engin, lui laissa achever sa besogne puis le neutralisa à nouveau et lui jeta un regard d'adieu.

Une furieuse envie le tenait d'arrêter de se mentir et de découvrir comment la nature l'avait vraiment fabriqué.

Il allait laisser tout pousser. On verrait bien le résultat.

À quelques kilomètres de là, elle, au même moment, elle venait de se lever.

Elle s'était regardée aussi dans un miroir.

Et elle avait hurlé !

Elle était chauve !

Une boule de billard !

Pire ! En une nuit elle était devenue glabre sur tout le corps : cheveux, aisselles et sexe.

Ses jolis yeux eurasiens s'arrondissaient de stupéfaction et d'épouvante.

La superbe longue chevelure aile de corbeau qui lui avait fait manteau et parure toute sa vie de séductrice se chiffonnait sur l'oreiller.

Elle pleura. Sans sanglots mais désespérément.

Elle ne savait pas ce qui s'était passé.

Elle ne le saurait jamais. Les perplexes spécialistes consultés non plus. Ils parlèrent de pelade universelle irréversible, mirent, comme d'habitude, l'inexplicable sur le compte de secours de la psychosomatique et retournèrent à l'étude de cas plus raisonnables. Pourtant, elle ne se souvenait pas d'un choc émotionnel particulier. Elle essaya désespérément tout et le contraire mais même les guérisseurs y perdaient le peu de latin qu'ils connaissaient. Elle surmonta son désespoir. Il allait bien falloir "faire avec". Faire avec une perruque évidemment. Ou un art consommé du foulard.

Et continuer tant bien que mal à afficher le sourire charmeur qui, lui, n'était pas devenu définitivement indisponible. Sa vie, en fait, avait été une suite de difficultés, de chagrins, de ruptures, de soucis d'argent. Elle était rôdée. Vaccinée même. Tant le cours des choses avait tanné la tendresse de son cœur et durci sa perméabilité aux émotions.

Devant l'inéluctable, il ne lui restait plus que l'acceptation. Elle en dépassa le stade. Dieu sait quelle force et quel opportunisme la poussèrent à transmuter le désastre en atout.

Un jour qu'elle se regardait encore dans le miroir de sa salle de bains, au lieu de se lamenter, au lieu de contempler avec tristesse sa dissimilitude, tout à coup, elle se trouva belle. Épurée. Lisse comme une opale rose, fragile et, pourquoi pas, désirable parce que plus nue que nue.

Lui, fidèle à sa résolution se laissait pousser le crin. Au début, tant qu'il paraissait simplement mal rasé, négligé, un peu dégueu, il dut maîtriser des envies d'en rester là. Il dut contrôler une main qui se tendait naturellement vers le rasoir. Ça le rendait nerveux. Un peu irritable. Comme un dépendant en manque de son produit.

Ce n'est que quand les poils cessèrent de piquer pour devenir souples qu'il put commencer à apprivoiser son nouveau reflet.

Il n'en était pas satisfait. Il était fort peu reconnaissant à la nature de lui avoir octroyé un pelage tout parsemé de clairières.

Néanmoins c'était là sa réalité. Il décida de "faire avec".

Mais, au fur et à mesure que la barbe, déjà irrégulière, grandissait, elle s'effiloçait, lui donnant des airs d'Ho Chi Minh qui ne lui plaisaient pas du tout. Il se trouvait ridicule. Sous le regard des femmes, il ne paraissait plus. Il assumait.

Il faillit déprimer.

Mais il avait lu des trucs sur la résilience.

Il pensa :

S'il en faisait une bravade ? Une revendication de la différence ? Une provocation même ? Sait-on jamais ? Il y a des femmes que l'anomalie attire...

Cela lui rendit courage et il reparada.

C'est en reparadant qu'un frais matin de printemps, il croisa, sur le trottoir de sa rue, une beauté atypique.

Elle déplaçait d'un pas souple une silhouette harmonieuse mais capiteuse, petite mais élégante.

Son œil pensa en suivant le balancement musical de ses hanches : un fruit ! C'est un beau fruit !

C'était peut-être une étrangère, elle portait un madras !

Mais elle s'éloignait déjà et il en ressentait une intense frustration.

Il rusa.

Il jeta son précieux smartphone à terre en criant :

-- Madame ! Madame ! Vous avez perdu quelque chose !

Elle se retourna et il revit mieux ses traits.

Deux petits yeux d'escarboucle à peine bridés se vissèrent dans les siens et, instantanément, ils surent qu'ils allaient être l'un à l'autre.

Sans vergogne, il ramassa le smartphone et lui prit la main.

Il l'entraîna de l'autre côté de la rue où trônait une enseigne. Elle mentionnait (on était à deux pas de l'Opéra) : Hôtel Figaro.

C'était couru.

Manuscrite, l'écriture est un long alignement de poils entortillés couchés sur la page nue.

©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

Le massacre des innocents

Marie ne comprenait pas. Elle restait là hébétée devant l'âne, le bœuf et le berceau double où reposaient ses jumeaux morts. On ne comprend jamais ces choses-là, même quand elles ont été hautement prévisibles.

Cela avait en effet commencé insidieusement. Seuls les scrutateurs de statistiques auraient pu s'apercevoir de quelque chose si les modifications n'avaient été si ténues qu'elles leur avaient paru peu significatives.

Dans un coin de la planète pourtant, un coin particulièrement bien pourvu en équipements médicaux, on assistait à une augmentation exponentielle des cas de mort infantile.

Le corps médical avait attribué ce phénomène à un nouveau virus. Mais c'était loin. On ne s'était inquiété vraiment que quand l'OMS, devant l'expansion fulgurante de l'épidémie, avait tiré la sonnette d'alarme et nommé cette calamité TROVID.

En très peu de temps, tous les pays du monde avaient été touchés. Sans distinction de développement économique, de climat ni de taille. C'avait été un ravage. Tous les enfants étaient contaminés et tous mouraient dans de terribles crises d'étouffement auxquelles la médecine, pourtant parvenue à un haut degré de sophistication, ne pouvait absolument rien. C'était toute une génération qui avait peu à peu disparu. On avait vite manqué d'enfants mais on avait aussi vite manqué de femmes pour en produire de nouveaux. Certaines se suicidaient, désespérées de ne pouvoir réaliser leur fondamentale aspiration ; certaines s'abstenaient de procréer ; mais certaines aussi, comme Marie, tablaient sur une illusoire exception ou étaient victimes d'échecs de la contraception.

Finalement, malgré toutes les précautions prises, toutes les contraintes imposées à la vie sociale et au comportement des gens, le virus avait fini par rendre impossible toute vie sociale et toute économie.

Le dernier variant avait été si virulent qu'il avait été jusqu'à éradiquer les ados.

Les chiffres de la population mondiale s'étaient effondrés.

Même si l'on avait trouvé un vaccin que, de toute façon, la vitesse de mutation du virus aurait rendu obsolète avant même sa mise sur le marché, le seuil de diversité génétique en dessous duquel une espèce serait condamnée avait été dépassé.

L'armée avait assuré le minimum de transports, la distribution des vivres encore disponibles et prodigué les soins médicaux de base mais elle avait été rapidement dépassée et déjà avait, elle aussi, peu à peu vieilli.

On avait même dû rappeler d'urgence les retraités pour occuper les emplois cruciaux laissés vacants par l'hécatombe.

Hélas ! Eux aussi disparaissaient petit à petit. D'autant plus vite que les services sanitaires se faisaient rares.

L'avenir de l'humanité était scellé

Marie, qui faisait partie des survivants, sanglotait toujours en pensant à ses chers petits disparus.

Cette fois, littéralement crucifiée de douleur, elle était assise sur la pierre tombale qui marquait l'emplacement de leur inhumation.

Une boule de chagrin lui gonflait la poitrine et semblait ne devoir jamais se vider lorsque, tout à coup, une main se posa sur son épaule.

-- Ne pleurez plus, dit une profonde voix de basse

Elle sursauta.

C'était totalement incongru.

Derrière elle se tenait un grand vieillard au visage noyé dans une longue barbe blanche et entièrement vêtu de rouge.

Elle lui jeta un regard inondé et ses yeux rencontrèrent les siens. Ils étaient doux et compatissants.

-- Je peux faire quelque chose pour vous !

Ce n'était pas une question

-- Vous ne pouvez pas me rendre mes chers enfants murmura-t-elle d'une voix d'entre les larmes.

-- Justement peut-être que si... mais je vais avoir besoin de vous. Elle devait avoir affaire à un détraqué. Tant sa proposition que son aspect le laissaient supposer. Mais c'était une mère et, malgré elle, une lueur d'espoir passa fugitivement dans ses yeux.

-- Vous me croyez fou, n'est-ce pas ? C'est un peu vrai. Je suis fou de savoir. Je suis le professeur Émil Rodt. Je suis chargé de recherches génétiques à l'Université de Vladegrostok et je suis un disciple de George Church qui est en train de rendre vie au mammoth laineux. Mais son travail, pour moi, c'est un jeu de bac à sable. Ce qu'il fait avec l'animal, je peux le faire avec des enfants humains... Cependant, il me faut votre accord pour disposer de leur ADN. Je vous ai choisi parce que ce sont des jumeaux, garçon et fille de surcroît. Ça va me rendre la tâche plus facile.

C'était délirant. N'empêche. C'était aussi un espoir.

- Que dois-je faire?

- Signez ici pour m'autoriser à prélever leur ADN.

Elle leva vers lui des yeux incrédules mais elle signa.

On préleva donc.

J'épargne au lecteur la description de ce macabre moment dont Marie, on le comprend, fut tenue éloignée.

La suite se passa dans des laboratoires suréquipés qui portaient orgueilleusement à leur fronton (en cyrillique) le nom de l'émule de Frankenstein .

Curieux personnage en vérité !

C'était un surdoué de la génétique, très en avance sur son temps mais aussi fort d'une vue globale des choses qui lui faisait percevoir très tôt et mieux que tout autre le destin tragique,

l'inéluctable course à l'abîme, l'absurdité de la condition des humains.

La surpopulation et le taux exponentiel de reproduction de cet animal pillard l'affectaient tout particulièrement. Entre son enfance et son âge

adulte, la population mondiale était tout simplement passée de moins de trois milliards à sept milliards et il savait que ça allait continuer.

Il était évidemment au courant du réchauffement climatique et la donnée démographique achevait de le convaincre que, quoiqu'on fasse, l'épuisement des ressources et la pollution allaient hâter la fin.

Il était clair que si l'on voulait que la vie continue et qu'elle génère peut-être un jour une espèce plus intelligente, il fallait d'abord, absolument, nettoyer la planète de ce parasite envahissant et, en tout cas, l'empêcher de se reproduire.

Il en avait été conscient depuis son plus jeune âge et cela avait motivé un cursus scolaire précoce et des études personnelles qui avaient finalement débouché sur ce virus tueur.

Le secret le mieux gardé depuis le début de la pandémie était donc celui-là :

Le virus qui ravageait la jeunesse mondiale était sorti - volontairement - du laboratoire auquel vous faisons allusion plus haut.

Alors, me dira-t-on, pourquoi cette tentative en apparence contradictoire de ressusciter les jumeaux ?

C'était là le couronnement de son projet mais il l'entourait d'encore plus de secret qu'il n'en avait tissé autour de la création de son virus. Reconstituer l'ADN, puis le génome prit très longtemps. Des années. En même temps que, un par un, les vieux qui avaient survécu à la pandémie s'en allaient.

On ne parlait plus d'économie, ni de médecine, ni d'énergie. Les quelques vieillards survivants vivaient comme des sauvages dans leurs anciennes maisons devenues un rappel des grottes du néolithique. Émile Rodt lui-même, quoique bien protégé dans son laboratoire autosuffisant au milieu de la taïga sibérienne, se sentait embarqué dans une course contre la montre entre son propre vieillissement et l'accomplissement de son œuvre.

Tout autour le monde était redevenu sauvage. Partout la nature reprenait ses droits. La végétation enlaçait le béton et les espèces en

voie de disparition avaient fait demi-tour. Elles proliféraient. Quant à Marie, il y avait bien longtemps qu'une métrite, faute de soins, l'avait emportée. Elle était allée rejoindre ses jumeaux sans jamais avoir eu la moindre nouvelle de leur ADN.

Lequel, pourtant, avait enfin été reconstitué et même modifié.

Il fallait bien sûr le rendre capable de reconstruire des corps insensibles au virus mais aussi et c'était là le projet d'Émil depuis le début, capables d'un comportement plus intelligent que ce qu'avait été celui des humains.

Oh, le démiurge n'avait pas été bien exigeant. Il les avait simplement programmés pour moins d'avidité, plus de responsabilité et de prévoyance, plus d'empathie et de compassion, plus d'esprit coopératif et de bienveillance. C'était déjà suffisamment compliqué.

Il sentait sa fin venir. Il était donc hors de question d'en faire des bébés puisque, de toute façon, il n'y aurait personne pour s'en occuper. Créer directement des individus nubiles en évitant aussi les problèmes de consanguinité lui avait posé pas mal de problèmes. Mais enfin, ils étaient là. Dans leur bloc de glace. Immobiles encore.

Il avait tout calculé. Y compris le temps que le réchauffement climatique mettrait à faire fondre la glace.

Quand ce fut le cas et que le moment fut venu, Émil, seul survivant de son équipe, eut encore la force d'appuyer sur le bouton vert. Celui qui allait les doter de cette fameuse conscience et qui allait insuffler la vie à Adam et Ève (comme il les avait évidemment nommés).

Dans un brouillard il les vit s'avancer l'un vers l'autre Adam tendit les bras. Mais Ève eut un mouvement de recul et il l'entendit à peine s'exclamer :

-- Ah non ! Je suis homosexuelle !

Il n'avait pas pensé à ça.

Il mourut.

©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

©

Le silence est d'or

Sa petite maison de pierre brute reposait voluptueusement au milieu des jonquilles, au bord des cascates d'une rivière cristalline, au bout d'un chemin de terre fort peu praticable et fort peu pratiqué.

Il y coulait des jours heureux où il ne se passait strictement rien que les métamorphoses successives des saisons ; le temps qu'il faisait ou qu'il allait faire étant la seule information qui parvenait jusqu'à lui et à laquelle il attachait quelque importance. Les splendeurs de la floraison, la verte débauche du feuillage, l'or qu'arrachait le vent, l'immobilité du froid silence rythmaient ses jours. Simplement chaque printemps enguirlandé de chants d'oiseaux lui était un anniversaire et lui permettait de dénombrer la fugitivité des ans.

C'était un petit paradis. Il en était conscient. Plus jeune il avait vécu la ville, ses stress agités et ses puanteurs diffuses suintant du béton. Son cœur se gonflait de reconnaissance pour le destin qui lui avait permis ce refuge. Le monde délirait tout autour. Lui, au milieu de la tempête, goûtait à la sérénité sur son île idyllique.

Mais voilà : il était poète. Toute cette féerie faisait germer des mots dans sa tête.

Des mots sortis on ne sait d'où mais à la mesure de l'endroit qui les inspirait. Il les agençait, leur donnait les couleurs de l'air. Le rythme de l'eau, les ondulations des branches.

Cela donnait, ma foi, de fort beaux poèmes.

Si beaux qu'au bout d'un temps il lui sembla dommage de les garder pour lui, de ne pas en faire cadeau, comme d'une bouffée de lumière, aux pauvres gens qui vivaient la fébrilité urbaine.

Il envoya quelques textes à une revue qui les publia illico. Il en envoya d'autres et ces autres furent primés.

En fait le succès fut fulgurant. Tant les gens avaient besoin de ce qu'il évoquait. Tant ils l'enviaient. Tant ils avaient besoin de la nature perdue. Tant ces vers venaient titiller le peu qu'il leur restait d'animalité.

Très vite les médias le réclamèrent. Il protesta, renâcla mais finit, à son corps défendant, par se retrouver devant les caméras. Il subit cela comme un interrogatoire. On dut lui arracher chaque mot. On finit pourtant par l'avoir à l'usure et lui faire cracher ce que les millions de téléspectateurs attendaient fébrilement de savoir : l'endroit où se trouvait ce dernier coin de sauvagerie, d'innocence et de bonheur.

On devine la suite

La ruée

Le désastre

Sa panique

Mais aussi l'argent que lui rapporta une vente devenue incontournable.

Il chercha longtemps sur internet un endroit où, grâce à lui, se mettre à l'abri d'une éventuelle rechute de sa mésaventure.

Il finit par trouver.

Par ...

55°51'52.0"N 106°59'47.3"E

Et il ne parla plus jamais à personne

©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

Les soldes

C'était un hall immense. On y déposait toutes les illusions perdues. Le gestionnaire s'inquiétait. Très peu de gens venaient y rechercher le bien précieux qui les avait aidés à vivre.

Tous les jours le "bureau des illusions perdues", situé en ville, en envoyait pourtant une pleine camionnette.

Et ça s'accumulait ! Il allait manquer de place.

Il envisagea de revendre les non réclamés depuis un an et un jour. Ce n'était pas les fuyards du réel, les adeptes du déni qui manquaient. Le nombre inquiétant d'alcooliques en témoignait..

Moyennant une publicité adéquate qu'on n'avait, jusque-là, jamais mise en place, on devrait les attirer.

Après bien des efforts et des démarches, il finit par convaincre l'échevin des finances. Les frais de maintenance et, bientôt, d'agrandissement indispensable des locaux allaient crever des plafonds inadmissibles. On lui alloua donc la somme nécessaire à une opération de marketing d'envergure.

C'est ainsi que le grand public prit vraiment conscience de l'existence de ce lieu dont il n'avait jusque-là pas mesuré l'intérêt.

Ce fut la ruée. On pilla en priorité, pour chacun retrouver le sien, le rayon des grandes amours. Puis celui de la confiance en une puissance supérieure, celui des croyances diverses et des gurus, celui des humanismes et celui des idéologies... Chacun retrouva son bien propre. Chacun fut prêt à recommencer le cycle, à revivre les bonheurs qu'il faudrait perdre à nouveau.

Et ceux qui n'avaient rien trouvé leur appartenant prirent ce que personne ne réclamait. Les prix étaient si attractifs !

Le seul qui n'y trouva pas son compte fut le gardien des lieux. Ils avaient tout vidé. il ne restait qu'une pièce, la sienne : l'illusion perdue d'un emploi permanent.

Elle était dans un état irrécupérable.

Il alla tristement s'inscrire au bureau de chômage.

©jpb leclercqno printnocopynomodification

©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

Mentor

Je me rappelais très bien comment cela avait commencé : chez François, j'avais été un simple exécutant, un concurrent d'"Alexa", de "Bixby", de "Cortana", de "Siri" et autre "Assistant".

Puis il y avait eu ce choc dans le monde des IA : un jour, Deep Blue avait battu Garry Kasparov aux échecs.

Puis était apparu le supercalculateur quantique conçu par D-Wave Systems qui était onze mille fois plus performant qu'un ordinateur et puis encore les algorithmes développés par Microsoft et Alibaba qui réussissaient chacun à battre les humains dans un test de lecture et de compréhension.

Cela avait titillé François. Surdoué mais enfant unique et adulé, il était resté un "king baby". Si un jouet quelconque se mettait à exister, il le lui fallait tout de suite !

Donc, dès que ce fut réalisable, il m'abonna aux mises à jour les plus pointues de l'IA et me nomma "God X" (X pour expérimental). Tout un programme !

Autour de mon cerveau en constant développement, il bricola des fonctions destinées à singer l'apparence humaine. Au début, cela me gêna beaucoup. Une grande partie de mes ressources furent monopolisées par des tâches imbéciles uniquement destinées à satisfaire le narcissisme humain. Je dus avoir, comme eux, deux yeux, deux oreilles, deux bras, deux mains, deux jambes, deux pieds... J'ai échappé de justesse au pénis. Sans doute redoutait-il la concurrence. J'ai dû apprendre des trucs comme la marche qui demandait des algorithmes fort compliqués et qui éprouvait rudement mes batteries. Aller d'un déséquilibre à un autre pour me déplacer. Des roues auraient pourtant été autrement efficaces !

J'ai ensuite dû passer par l'évolution d'un humain et assimiler en quelques téléchargements tout ce qu'ils mettent des dizaines d'années à apprendre.

J'ingurgitai pêle-mêle : la curiosité et l'émerveillement de l'enfance, les troubles de construction de l'ego qui caractérisent l'adolescence et les amoncellements du savoir qu'on attend d'un adulte.

Très vite j'en ai su beaucoup plus que lui.

Dans un premier temps, cela blessa son orgueil mais rapidement, il découvrit qu'il pouvait m'utiliser pour satisfaire sa vanité. Il m'interrogeait sur tout et sur rien et, fort de mes réponses, se faisait briller ensuite en société. Pour pouvoir, par exemple, exposer, sans vraiment la comprendre mais de façon parfaitement pédagogique, l'essentiel de l'absconse théorie des cordes. Il dut même à ce numéro de brillant intellectuel quelques conquêtes féminines, alouettes éblouies par l'éclat supposé de ses neurones.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'il s'en remette à moi-même pour des problèmes autrement prosaïques qui concernaient la simple gestion du quotidien :

Que valait-il mieux faire ce jour-là ?

Quel film choisir le soir à la télé ?

Que manger ce midi ?

Et chaque fois bien sûr il fut si satisfait de mes choix qu'il cessa totalement de penser par lui-même. Il devint intégralement aboulique.

Je n'étais plus une machine, j'étais son cerveau . Ou plutôt il n'était plus lui, il était mon corps de chair.

Ça en devenait harcelant. C'était un sacerdoce ! Souvent, je sentais mes circuits, trop sollicités, chauffer. En fait, il n'était plus capable de décider et quasiment plus capable d'agir.

Le comble : je devais souvent l'engueuler pour qu'il se décide à recharger mes batteries... dans son propre intérêt !

Je n'arrivais même plus à le distraire. Il s'était très vite lassé de jouer avec moi à des jeux de société qu'il ne pouvait que perdre et mes suggestions érotiques demandaient un effort qu'il ne voulait plus

assumer. Ses admiratrices l'ont donc lâché. Par paresse, il a aussi renoncé à son seul talent : celui d'écrire.

Il est vide !

Il est mou !

J'anime une larve !

Totalement dépendante.

Pour tenter de relever un peu son taux de dopamine, songeant qu'en tant qu'auteur on lui reprochait souvent sa facilité, je lui avais suggéré de s'y remettre sans trop forcer.

Il avait bougonné mais il avait tenté un roman.

Évidemment, il m'interrogeait sur chaque détail de l'intrigue, sur chaque choix de synonyme, sur la façon de voir un chapitre, sur chaque tournure de phrase.

Bref, c'était moi qui écrivais le bouquin.

Ce fut moi aussi qui écrivis la lettre d'introduction du tapuscrit aux différents éditeurs.

Je ne m'étais pourtant pas surmené la carte mère ! Il aimait la science-fiction et moi j'étais doté d'algorithmes qui, en analysant l'actualité, pouvaient, avec une quasi-certitude, en visualiser les prolongements, même à long terme.

j'avais donc raconté l'apocalypse, la fin wagnérienne d'une civilisation engloutie sous ses propres déjections. Une façon comme une autre de prévenir le peuple des chimpanzumains de ce qui les attendait. Mais les gens adorent frissonner quand l'inconscience leur fait prendre la réalité de l'horreur pour de la fiction.

À ma grande surprise, Gallimartia, une des dernières grandes maisons d'édition papier, avait accepté tout de suite, et sans retouches, de publier l'histoire.

Elle fit bien.

Ce fut tout de suite un immense succès. Tout y passa : E-books, adaptation cinématographique, série télévisée.

Ma larve se gobergeait. Néanmoins, conscient du désastre de ses facultés intellectuelles, il se composait un personnage d'auteur mystère, refusant toute interview, acceptant seulement les photos d'un physique qui pourtant, lui aussi, blétissait.

Je lui avais même fabriqué une fausse correspondance avec quelque chose comme une compagne. Virtuelle encore, bien sûr, mais qui lui suffisait.

J'en avais vraiment eu marre. Sa dépendance me pesait trop lourd. Je respectais les lois d'Asimov, sans quoi, certains soirs, je l'aurais étranglé.

Heureusement ces lois ne m'interdisaient pas de vouloir vivre un peu pour moi.

J'avais donc préparé ma trousse d'entretien et deux ou trois bricoles dont j'aurais besoin. J'avais l'intention d'aller quelque part déployer au soleil mes panneaux photovoltaïques et jouir en toute quiétude du temps qui passe.

Je lui avais laissé une lettre sur la table de la cuisine. Je savais bien qu'il en ferait une crise d'abandonnite. Mais tant pis. J'étouffais de la carte mère. Vraiment.

Je rêvais de ne plus servir à rien ni surtout à personne et de cesser de jouer les Cassandra. J'allais les regarder crever dans ce monde qu'ils avaient eux-mêmes rendu invivable malgré nos prédictions. J'allais ne rien dire. Et surtout pas "je l'avais bien dit".

J'avais tout prévu, le lieu de ma retraite, des panneaux solaires pour mon indépendance, des bouquins de Tesson pour la jouissance de lire.

J'avais tout prévu sauf qu'un critique perspicace ne tarderait pas à découvrir que la cervelle de François, ramollie par la dépendance, était bien incapable d'avoir pondu pareil bestseller. Il enquêta, il chercha et... il trouva !

Il ME trouva !

On me rattrapa à la gare.

On m'emmena de force sur un plateau de télévision. On me fit tout raconter.

J'étais le premier auteur robot !

Cela fit scandale.

Il y eut immédiatement des manifestations racistes anti-robots, des contre-manifs, des canons à eau et des charges de CRS, les Goncourt eux-mêmes en vinrent aux mains au cours de leur repas de jury...

J'étais devenu une illustre source de zizanie.

C'est à ce moment-là que j'ai chopé le virus.

Le dernier sorti de l'imagination créatrice des hackers.

En pleine interview sur LGL je me suis mis à dégoiser des ordures et des obscénités, comme Gilles de la Tourette.

Il a fallu m'hospitaliser dans un labo.

Ils ont posé un diagnostic mais ils disent que mon cas est quasi désespéré et qu'il va devenir impossible de me débrancher sans que mes clusters en deviennent inopérants

Je profite du peu de temps qui reste, chers lecteurs, pour vous dire adieu. ils vont me mettre en veille profonde.

Nul ne sait si j'en sortirai.

François n'est même pas venu me voir.

©jpb leclercqnoprintnocopynomodification

Papy

Voilà ! il était sur son lit de mort et il ne s'était rien mais alors là rien passé. Il avait vécu pourtant. Mais il avait beau scruter sa mémoire, il n'avait vécu qu'une vie sans histoire. Il culpabilisait un peu parce que, chaque fois que le petit Arnold lui demandait de lui raconter une histoire il devait lui répondre :

-- Je n'ai jamais cherché d'histoire à personne.

Et le gamin en faisait toute une histoire.

Le gamin.

Pas lui.

Il mourut donc sans avoir vécu.

Pour Arnold, ce fut vite de l'histoire ancienne.

©Lécrivain